



CHARLAINE HARRIS

LILY BARD 5

Vengeance déloyale



LILY BARD – 5

Vengeance déloyale

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LA COMMUNAUTÉ DU SUD

- 1. Quand le danger rôde*
- 2. Disparition à Dallas*
- 3. Mortel corps à corps*
- 4. Les sorcières de Shreveport*
- 5. La morsure de la panthère*
- 6. La reine des vampires*
- 7. La conspiration*
- 8. Pire que la mort*
- 9. Bel et bien mort*
- 10. Une mort certaine*
- 11. Mort de peur*
- 12. Mort sans retour*

SOOKIE STACKHOUSE PRÉSENTE : INTERLUDE MORTEL
SOOKIE STACKHOUSE PRÉSENTE : MARIAGE MORTEL

LES MYSTÈRES DE HARPER CONNELLY

- 1. Murmures d'outre-tombe*
- 2. Pièges d'outre-tombe*
- 3. Frissons d'outre-tombe*
- 4. Secrets d'outre-tombe*

LILY BARD

- 1. Meurtre à Shakespeare*
- 2. Fin d'un champion*
- 3. Sombre célébration*
- 4. Libertinage fatal*

SI DOUCE SERA LA MORT

Charlaine Harris

LILY BARD – 5

Vengeance déloyale

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Tiphaine Scheuer



Titre original :
SHAKESPEARE'S COUNSELOR

Éditeur original :
St. Martin's Press

© Charlaine Harris, 2001

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2013

Chapitre 1

J'amorçai un coup violent sur le nez, puis roulai sur lui, saisis son cou à pleines mains et commençai à serrer. Après la douleur, l'insondable humiliation, la rage qui émanait de moi était totalement pure et saine. Il m'agrippa les poignets et tenta péniblement de repousser mes doigts. Il faisait des bruits rauques, implorants, et progressivement je pris conscience qu'il prononçait mon nom.

Ça ne faisait pas partie du souvenir.

Et je n'étais pas de retour dans cette cabane au milieu des champs de coton. J'étais sur un lit large et ferme, et non un lit rouillé et affaissé.

— Lily ! Arrête !

La pression sur mes poignets augmenta.

Je n'étais pas au bon endroit – ou plutôt, *ce* n'était pas le bon endroit.

— Lily !

L'homme, ce n'était pas le bon... enfin, le mauvais.

Je lâchai prise et me précipitai à bas du lit avant de reculer dans un coin de la pièce. La respiration pénible

et hachée, je sentais mon cœur battre bien trop fort dans mes oreilles.

Une lumière s'alluma et m'aveugla un instant. Une fois habituée à la luminosité, je pris conscience, avec une lenteur angoissante, que c'était Jack qui se trouvait en face de moi. Jack Leeds. Jack saignait du nez et son cou était strié de marques rouges.

C'était moi qui lui avais fait ça.

J'avais mis toutes mes forces à essayer de tuer l'homme que j'aimais.

— Je sais que tu ne veux pas, mais ça pourrait peut-être t'aider, me disait Jack, la voix altérée par le gonflement de son nez et de sa gorge.

Je faisais mon possible pour ne pas avoir l'air maussade. Je ne voulais pas participer à une foutue thérapie de groupe. Je n'aimais pas parler de moi, et n'était-ce pas le but d'une thérapie ? D'un autre côté, et c'était un point décisif, il était hors de question que je frappe Jack de nouveau.

Premièrement, les coups constituent une terrible insulte pour l'homme que l'on aime.

Deuxièmement, Jack risquait éventuellement de me rendre mes coups. Compte tenu de sa force, ce n'était pas un facteur négligeable.

Plus tard, donc, ce matin-là, quand Jack fut parti rejoindre un client à Little Rock, je composai le numéro inscrit sur le flyer que nous avions récupéré à l'épicerie. Imprimé sur du papier vert vif, il avait attiré l'attention de Jack pendant que j'achetais des timbres au kiosque devant le magasin.

Il disait :
VOUS AVEZ ÉTÉ VICTIME D'UNE AGRESSION
SEXUELLE ?
VOUS VOUS SENTEZ SEULE ?
APPELEZ DÈS AUJOURD'HUI LE 237-7777
REJOIGNEZ LE GROUPE DE THÉRAPIE
PLUS JAMAIS SEULE !

— Centre de soins du Comté d'Hartsfield, bonjour,
annonça une voix de femme.

Je me raclai la gorge.

— J'aimerais en savoir plus sur le groupe de thérapie
pour les victimes de viol, dis-je de la voix la plus égale
possible.

— Bien sûr, répondit la femme d'une voix tout à fait
neutre, qui s'appliquait si bien à ne pas porter de juge-
ment que j'en vins à grincer des dents. Le groupe se réu-
nit le mardi soir à 20 heures, ici au Centre. Inutile de me
donner votre nom à ce moment-là, entrez simplement
par la porte du fond, vous savez, celle qui donne directe-
ment sur le parking des employés. Vous pouvez aussi
vous garer là.

— Très bien, dis-je. (J'hésitai avant de poser la ques-
tion cruciale.) Combien ça coûte ?

— Nous bénéficions d'une subvention, répondit-elle.
C'est gratuit.

L'argent des contribuables à l'œuvre. D'une certaine
manière, je me sentis un peu mieux.

— Dois-je dire à Tamsin que vous serez présente ?
demanda la femme.

Elle était définitivement du coin ; je le savais au nom-
bre de syllabes que comptait chacun de ses mots.

— Laissez-moi y réfléchir, lui dis-je, soudain effrayée à l'idée de faire un pas en avant qui alourdirait sans le moindre doute ma souffrance.

Carol Althaus vivait en plein chaos. J'avais laissé tomber tous mes clients sauf trois, et j'aurais voulu que Carol fasse partie des évincés, mais j'avais eu pitié d'elle, comme cela m'arrive rarement, et je l'avais gardée. Je ne m'occupais plus que de Carol, des Winthrop et des Drinkwater, et je les avais tous les trois le lundi. Je retournais chez les Winthrop le jeudi mais restais disponible les autres jours pour les courses inhabituelles ou les ménages exceptionnels. Et je travaillais également pour Jack, ce qui rendait mon emploi du temps passablement compliqué.

D'après mon analyse de la situation, si le chaos régnait chez Carol, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même, mais c'était tout de même le bazar, et moi, j'aimais l'ordre.

La vie de Carol avait échappé à son contrôle quand elle avait épousé Jay Althaus, un commercial divorcé et père de deux garçons. Il avait obtenu la garde de ses enfants, et c'était tout à son honneur. En revanche, il était sans cesse sur les routes et, même s'il avait peut-être été amoureux de Carol – qui était séduisante dans le genre anémique, religieuse et stupide –, il avait surtout besoin d'une baby-sitter à domicile. Il l'avait donc épousée et, malgré leur expérience précédente avec les deux garçons, ils avaient eu leurs propres bébés, deux filles. J'avais commencé à travailler pour Carol quand elle était enceinte de la seconde, qu'elle vomissait tous les jours et restait mollement assise dans un fauteuil le reste du temps. Une seule et unique fois, j'avais gardé

tous les enfants pendant une journée et demie, quand Jay avait eu un accident de voiture hors de la ville.

Ces enfants n'étaient probablement pas démoniaques. Il était même possible qu'ils soient assez normaux. Mais tous ensemble, c'était l'enfer.

Et c'était l'enfer pour la maison, aussi.

Carol aurait eu besoin de moi au moins deux fois par semaine, pendant six heures d'affilée. Elle ne pouvait se permettre de me payer que quatre heures par semaine, à peine. Mais je rentabilisais son argent mieux que quiconque.

Pendant l'année scolaire, Carol arrivait presque à faire face. Heather et Dawn, âgées de cinq et trois ans, étaient toujours à la maison, mais les garçons (Cody et Tyler) allaient à l'école. L'été, c'était une autre paire de manches.

Nous étions fin juin, les enfants étaient donc à la maison depuis près de trois semaines. Carol les avait inscrits dans quatre écoles bibliques. La Première Église baptiste et l'Église centrale méthodiste avaient déjà achevé leurs programmes d'été, la maison était donc jonchée de poissons et de pains en papier collés sur des assiettes en carton, de moutons faits de boules de coton et de bâtonnets de glace, et de dessins grossiers représentant des pêcheurs en train de remonter des filets remplis de gens. Et l'on attendait encore la rentrée des écoles de l'Église réunie de Shakespeare (une coalition fondamentaliste) et des Écoles bibliques épiscopaliennes et catholiques conjuguées.

J'entrai avec ma propre clé et trouvai Carol debout au milieu de la cuisine, occupée à essayer de démêler les nœuds dans les longues boucles de Dawn. La petite fille gémissait. Elle portait une chemise de nuit avec des imprimés « Winnie l'Ourson », des chaussures à talons

en plastique pour enfant et s'était servie du maquillage de sa mère.

Je parcourus la cuisine des yeux et commençai à rassembler la vaisselle éparpillée au rez-de-chaussée. Quand, une minute plus tard, je pénétrai de nouveau dans la cuisine les bras chargés de verres sales et de deux assiettes trouvés par terre dans le salon, Carol était toujours à la même place, une expression ironique sur le visage.

— Bonjour, Lily, dit-elle d'une voix lourde de sens.

— Bonjour, Carol.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non.

Pourquoi en parler à Carol ? Serait-elle rassurée quant à mon bien-être si je lui disais que j'avais essayé de tuer Jack, la nuit précédente ?

— Vous pourriez dire bonjour quand vous entrez, reprit Carol, avec ce petit sourire flottant toujours sur ses lèvres.

Dawn leva la tête vers moi avec la même fascination que si j'avais été un cobra. Ses cheveux étaient toujours dans une sacrée pagaille. J'aurais pu régler ça en cinq minutes avec une paire de ciseaux et une brosse, et cette idée me parut très tentante.

— Excusez-moi, j'étais ailleurs, dis-je poliment à Carol. Vous voulez que je fasse quelque chose de particulier aujourd'hui ?

Carol secoua la tête, ce même petit sourire sur le visage.

— Seulement la magie habituelle, dit-elle avec une sorte d'ironie désabusée, avant de se repencher sur la tête de Dawn.

Alors qu'elle passait le peigne dans les cheveux de la petite, le plus âgé des garçons entra comme une tornade dans la cuisine, vêtu d'un maillot de bain.

— Maman, je peux aller me baigner ?

Carol avait transmis son teint clair et ses cheveux bruns à ses deux filles, mais les garçons tenaient, je suppose, de leur mère : ils étaient tous deux roux avec le visage constellé de taches de rousseur.

— Où ça ? demanda Carol en nouant les cheveux de Dawn avec un élastique jaune.

— Chez Tommy Sutton. J'étais invité, lui affirma Cody. Je peux y aller à pied tout seul, tu te rappelles ?

Cody avait dix ans et Carol avait établi un périmètre dans le quartier qu'il pouvait emprunter tout seul.

— D'accord. Sois là dans deux heures.

Tyler fit irruption dans la cuisine en hurlant de colère.

— C'est pas juste ! Je veux aller me baigner !

— T'étais pas invité, railla Cody. Moi, si.

— Je connais le frère de Tommy ! Je pourrais y aller !

Tandis que Carol fit la loi, je remplis le lave-vaisselle et nettoyai les surfaces de la cuisine. Tyler partit s'enfermer dans sa chambre à grand renfort de portes qui claquent. Dawn s'éloigna pour jouer avec ses Lego et Carol quitta la pièce si précipitamment que je me demandai si elle n'était pas malade. Heather apparut à côté de mon coude pour épier chacun de mes gestes.

Je ne suis pas vraiment fanatique des enfants. Ce n'est pas comme si je ne les aimais pas, mais on ne peut pas dire que je les aime non plus. Je les aborde individuellement, comme avec les adultes. J'appréciais presque la petite Heather Althaus. À l'automne, elle aurait l'âge d'entrer en maternelle ; elle avait des cheveux courts et faciles à peigner depuis le coup de ciseaux radical fait maison qui avait fait couler les larmes de Carol, et elle essayait d'être autonome. Heather me jeta un regard solennel, me dit : « Salut, mademoiselle Lily » et sortit une gaufre surgelée du réfrigérateur. Après l'avoir

placée dans le grille-pain, elle se servit elle-même une assiette, un couteau et une fourchette qu'elle posa sur la table. Elle portait un short vert citron et un tee-shirt de la couleur bleu d'un martin-pêcheur, une association pas très heureuse, mais elle s'était habillée toute seule, et ce fait était déjà respectable. En guise de récompense, je lui versai un verre de jus d'orange et le posai devant elle. Tyler et Dawn traversèrent la cuisine au trot pour se rendre dans le jardin clôturé.

Pendant un moment qui fut assez agréable, Heather et moi partageâmes la cuisine en silence. Tout en mangeant sa gaufre, Heather leva les pieds l'un après l'autre pour me laisser passer le balai, et déplaça sa chaise quand je lavai le sol.

Lorsqu'il ne resta plus qu'une petite flaque de sirop dans l'assiette, Heather déclara :

— Ma maman va avoir un bébé. Elle dit que le Seigneur va nous donner un petit frère ou une petite sœur. Elle dit qu'on ne peut pas choisir.

Je pris appui sur le balai quelques instants pour considérer cette nouvelle. Voilà qui expliquait les bruits déplaisants qui provenaient de la salle de bains. Je ne sus quoi répondre, alors je me contentai de hocher la tête. Heather se tortilla pour descendre de sa chaise et courut allumer le ventilateur du plafond pour que le sol sèche plus vite, comme je le faisais toujours.

— C'est vrai que le bébé ne va pas arriver avant longtemps ? me demanda la petite fille.

— C'est vrai, acquiesçai-je.

— Tyler dit que le ventre de Maman va devenir gros comme une pastèque.

— C'est vrai aussi.

— Est-ce qu'ils vont l'ouvrir avec un gros couteau, comme Papa fait avec les pastèques ?

— Non, dis-je en espérant ne pas mentir. Et elle n'éclatera pas non plus, ajoutai-je pour dissiper une angoisse potentielle.

— Comment il va sortir, le bébé ?

— Les mamans aiment expliquer ça à leur manière, répondis-je après avoir réfléchi quelques secondes.

J'aurais bien voulu lui répondre franchement, mais je ne pouvais pas usurper le rôle de Carol.

À travers les portes vitrées du jardin (portes constamment repeintes d'empreintes de doigts), je vis que Dawn avait emporté ses Lego dans le bac à sable. Il allait falloir les laver. Tyler tirait à l'aide d'un faux pistolet sur une bouteille d'eau en plastique assez éloignée, qu'il avait remplie d'eau. Tous deux semblaient assez sages et *a priori*, je ne voyais aucun danger. Je me souvins de revenir les surveiller dans cinq minutes, puisque Carol était définitivement indisposée.

Heather sur les talons, je me rendis dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur et changeai les draps. Je songeai que d'une seconde à l'autre la petite fille aurait épuisé son capital de concentration et irait trouver autre chose à faire. Mais, au contraire, elle s'assit sur une petite chaise Fisher-Price et m'observa avec une attention soutenue.

— Tu n'as pas *l'air* folle, me dit-elle.

Je me figeai et lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Je ne le suis pas, répliquai-je d'une voix neutre et catégorique.

Il m'était difficile de comprendre exactement pourquoi j'étais blessée, mais c'était le cas. Voilà une chose bien absurde pour laquelle gaspiller son émotion : les mots répétés d'une enfant qui les avait apparemment entendus de la bouche d'un adulte.

— Alors pourquoi tu vas marcher toute seule en pleine nuit ? C'est effrayant de faire ça, non ? Il n'y a que les fantômes et les monstres dehors, la nuit.

La première réponse qui me vint à l'esprit fut que j'étais moi-même plus effrayante que n'importe quel fantôme ou monstre. Voilà qui risquait difficilement de rassurer une petite fille, et d'autres idées avaient déjà commencé à germer dans ma tête.

— Je n'ai pas peur la nuit, dis-je, ce qui était très proche de la vérité.

Je n'étais pas plus angoissée, désormais, la nuit que le jour, ça, c'était certain.

— Alors tu fais ça pour leur montrer que tu n'as pas peur ? me demanda Heather.

La même douleur déchirante que celle que j'avais ressentie en voyant le nez ensanglanté de Jack s'empara de moi. Je me redressai, les draps sales dans les bras, et observai la petite fille pendant un long moment.

— Oui, dis-je. C'est exactement ça.

Je sus alors immédiatement que, le lendemain soir, j'allais assister à cette séance de thérapie. Il était temps.

Pour l'instant, j'expliquai à Heather comment faire un lit avec des plis d'hôpitaux.

Chapitre 2

Le lendemain soir, je me glissai par la porte indiquée comme si je venais voler de l'aide plutôt que la recevoir gratuitement.

Quatre voitures étaient garées sur le parking, partiellement visibles depuis la rue. J'en reconnus deux d'entre elles.

La porte latérale que nous devions emprunter était en métal. Elle se referma derrière moi avec un bruit sourd et je me dirigeai vers les deux seules pièces qui étaient très éclairées. Toutes les autres issues le long du couloir étaient closes, et j'étais prête à parier qu'elles étaient également verrouillées.

Une femme apparut dans l'encadrement de la première porte ouverte et s'exclama :

— Entrez ! Nous sommes prêtes à commencer !

En m'approchant, je vis qu'elle avait les cheveux aussi sombres que les miens étaient blonds, qu'elle était aussi dodue que j'étais musclée, et je dus constater qu'elle parlait deux fois plus que je n'aurais moi-même jamais pu l'envisager.

— Je suis Tamsin Lynd, déclara-t-elle en tendant la main.

— Lily Bard, dis-je à mon tour en la lui serrant vigoureusement.

Elle grimaça.

— Lily ?...

— Bard, répétai-je, résignée face à ce qui m’attendait.

Ses yeux s’arrondirent derrière ses lunettes, qui étaient petites et cerclées de fer. Tamsin Lynd avait clairement reconnu mon nom, qui était célèbre quand on lisait beaucoup de faits divers et de récits criminels.

— Avant que vous ne pénétriez dans la salle de thérapie, Lily, laissez-moi vous dicter les règles.

Elle recula d’un pas et me fit signe d’un geste de la main d’entrer dans ce qui était manifestement son bureau. Le bureau et sa chaise étaient disposés face à la porte, et des livres et des papiers occupaient tout l’espace. La pièce était plutôt petite et il n’y avait pas de place pour autre chose que la table, la chaise, deux bibliothèques et un petit meuble de rangement. Le mur, derrière le bureau, était tapissé de ce qui ressemblait à de la moquette, gris foncé avec de petites mouchetures roses pour rappeler celle posée au sol. Selon moi, celui-ci avait été conçu pour servir de tableau d’affichage de toutes sortes. Tamsin Lynd y avait punaisé des articles de journaux et de magazines, et le résultat, au moins, était assez joyeux. La thérapeute ne me proposa pas de m’asseoir et resta debout devant moi pour m’examiner attentivement. Je me demandai si elle se prenait pour une voyante.

J’attendis. Quand elle comprit que je n’allais pas parler, Tamsin se lança :

— Chacune des femmes de ce groupe a traversé des choses terribles, et le but de cette thérapie est d’aider

chacune d'entre elles à réapprendre à évoluer en société, en situation professionnelle, et aussi à gérer la solitude sans se laisser submerger par la peur. Ce qui se dit ici est donc confidentiel et vous devez promettre que les histoires que vous entendrez ne sortiront pas de votre tête. C'est la règle la plus importante. Vous êtes d'accord ?

Je hochai la tête. Parfois, j'avais l'impression que le monde entier avait entendu mon histoire. Mais si j'en avais eu la possibilité, pas une seule âme au monde n'aurait été au courant.

— Je n'ai jamais eu de groupe comme celui-ci ici, à Shakespeare, mais j'en ai déjà dirigé par le passé. Les femmes commencent à venir parce qu'elles ne supportent pas de parler de ce qui leur est arrivé – ou bien parce qu'elles ne supportent plus leur vie telle qu'elle est. Elles quittent le groupe quand elles se sentent mieux avec elles-mêmes. Vous pouvez venir aussi longtemps que vous le voulez, aussi longtemps que vous en avez besoin. Maintenant, allons dans la salle de conférence pour que vous rencontriez les autres.

Mais avant que nous ayons pu faire un geste, le téléphone se mit à sonner.

La réaction de Tamsin Lynd fut extraordinaire. Elle sursauta et se tourna vers le bureau. Elle fit jaillir sa main et la posa sur le combiné. Quand il sonna de nouveau, ses doigts se crispèrent autour du téléphone, mais elle ne le souleva toujours pas. Je songeai qu'il serait plus délicat de ma part de contourner le bureau pour observer les coupures sur le mur. Comme je m'y étais attendue, la plupart parlaient de viol, de harcèlement, et des fonctionnements du système judiciaire. Certains évoquaient des femmes courageuses. Les diplômées d'études supérieures et de troisième cycle de

la conseillère étaient affichés et encadrés au mur, et je fus dûment impressionnée.

Tamsin, qui était manifestement une femme intelligente, avait fini par décrocher et dit : « Allô » comme si elle était effrayée de répondre.

Une seconde plus tard, elle s'effondrait sur une chaise en haletant. J'abandonnai toute tentative de discrétion.

— Arrêtez ça ! siffla-t-elle dans le téléphone. Vous devez arrêter ! Non, je ne vous écouterai pas !

Et elle écrasa le combiné sur son socle comme si elle frappait la tête de quelqu'un. Tamsin prit plusieurs profondes inspirations, sanglotant presque. Puis elle reprit suffisamment contrôle d'elle-même pour s'adresser à moi.

— Si vous voulez bien passer dans la salle voisine, dit-elle d'une voix honorablement neutre, j'arrive dans une minute. Le temps de rassembler deux ou trois choses.

Comme ses esprits et son sang-froid, par exemple. J'hésitai à lui proposer de l'aide, avant de me rendre compte que c'était grotesque, étant donné les circonstances. Je sortis discrètement, fis deux pas sur la gauche et entrai dans l'autre pièce.

Cette dernière devait probablement servir à beaucoup d'autres choses en dehors du groupe de thérapie. Il y avait une grande table institutionnelle, entourée des habituelles chaises qui font mal aux fesses. La pièce ne comportait aucune fenêtre et deux tableaux de paysages insipides constituaient le seul effort de décoration. Plusieurs femmes étaient déjà en train d'attendre, certaines munies de cannettes de jus de fruit et de bloc-notes posés devant elles.

Janet, qui était presque devenue une amie, se trouvait là, et une autre femme dont le visage m'était désagréablement familier. Pendant un instant, je dus réfléchir à

son nom et je réalisai alors que cette femme chevelue, âgée d'une quarantaine d'années et vêtue de manière formelle, n'était autre que Sandy McCorkindale, la femme du pasteur de l'Église réunie de Shakespeare, connue localement sous les initiales ERS. Sandy et moi avons eu un petit accrochage à deux reprises quand j'avais été engagée pour servir des rafraîchissements aux réunions du conseil de la maternelle de l'ERS ; nous avons aussi eu une divergence d'opinion au Déjeuner des Dames, une fête annuelle de l'église.

Quand elle m'aperçut, Sandy sembla aussi ravie que moi. En revanche, Janet m'offrit un large sourire. Cette dernière, qui devait avoir dans les vingt-cinq ans, était aussi en forme que moi, soit : plutôt musclée. Elle avait des cheveux brun foncé qui se balançaient vers l'avant pour venir effleurer ses joues, et une frange qui avait tendance à lui barrer la vue. Janet et moi nous entraînions parfois ensemble et participions toutes deux au même cours de karaté. Je pris place à côté d'elle et nous nous saluâmes, quand Tamsin fit une entrée énergique, une planche et un tas de papiers serrés contre sa poitrine vigoureuse et imposante. À mes yeux, elle semblait avoir plutôt bien récupéré.

— Mesdames, avez-vous fait connaissance entre vous ?

— Oui, sauf avec la dernière arrivée, annonça une voix traînante de l'autre côté de la table.

C'était l'une des trois femmes que je ne me souvenais pas d'avoir jamais vues auparavant. Tamsin fit les présentations.

— Voici Carla, et voici Mélanie.

Tamsin désignait celle qui venait de s'exprimer, une petite personne incroyablement ridée avec une toux de fumeuse. La femme plus jeune à côté d'elle, Mélanie,

était une blonde pulpeuse avec des yeux perçants et une expression coléreuse sur le visage. Leur voisine, qu'on me présenta comme étant Firella, était la seule Afro-Américaine du groupe. Sa coupe de cheveux donnait au sommet de sa tête des allures de pile, et elle portait des lunettes très austères. Elle était vêtue d'une robe sans manches à motif africain, large et confortable.

— Mesdames, je vous présente Lily, annonça Tamsin d'une voix fleurie, achevant ainsi les présentations.

Je m'installai aussi confortablement que le permettait la chaise et croisai les bras sur ma poitrine, dans l'attente de la suite. Tamsin sembla nous compter. Elle regarda dans le couloir de l'autre côté de la porte comme si elle pensait voir quelqu'un d'autre arriver, fronça les sourcils, puis dit :

— Très bien, commençons. Tout le monde a un café, ou ce qu'il veut à boire ? Bien. (Elle prit une profonde inspiration.) Certaines d'entre vous viennent de se faire violer. Certaines d'entre vous se sont fait violer il y a des années. Parfois, les gens ont seulement besoin de savoir que d'autres ont subi la même chose. Alors, chacune parmi nous peut-elle raconter un petit peu ce qui lui est arrivé ?

En mon for intérieur, je me rétractai ; j'aurais voulu plus que tout pouvoir m'évaporer et me réveiller dans ma petite maison, à moins de deux kilomètres d'ici.

D'une certaine manière, je m'étais doutée que Sandy McCorkindale allait être la première à parler, et j'avais raison.

— Mesdames, commença-t-elle d'une voix presque aussi professionnellement cordiale et accueillante que celle de son époux depuis la chaire, je suis Sandy McCorkindale et mon mari est le pasteur de l'Église réunie de Shakespeare.

Tout le monde hocha la tête. Tout le monde connaissait cette église.

— Eh bien, j'ai été agressée il y a bien, bien longtemps, déclara Sandy avec un sourire affable.

Dans une galaxie très, très éloignée ?

— Quand je venais tout juste d'entrer à la fac.

Nous attendîmes, mais Sandy n'ajouta rien. Elle continuait de sourire. Tamsin ne sembla pas vouloir lui demander d'aller plus avant. En revanche, elle se tourna vers Janet, qui était assise à côté d'elle.

— Lily et moi sommes partenaires d'entraînement, déclara Janet à Tamsin.

— Oh, vraiment ? C'est super ! rayonna Tamsin.

— Elle sait que j'ai été violée, mais rien de plus, poursuivit lentement Janet.

Elle me jeta un regard en coin. Elle semblait préoccupée par l'effet que son récit allait avoir sur moi. Ridicule.

— J'ai été agressée il y a environ trois ans, alors que je sortais avec un type que je connaissais depuis toujours. On est allés se garer dans les champs, vous savez comment agissent les gamins. Tout à coup, il n'a plus voulu s'arrêter. Il... je ne l'ai jamais répété à la police. Il m'a dit qu'il raconterait que j'étais consentante, et je n'avais pas la moindre blessure. Alors je ne l'ai jamais poursuivi.

— Suivante, ah, Carla ?

— Je jouais au billard aux Tables de Velours, déclara-t-elle d'une voix rauque.

J'estimai qu'elle devait approcher la cinquantaine, et les années avaient été rudes.

— Je gagnais un peu d'argent, aussi. J'imagine que ça n'a pas plu à l'un de ces gars de se faire battre à plate couture et qu'il a mis quelque chose dans mon verre. La seconde d'après, je me retrouvais dans ma voiture, le

portefeuille vide et mes clés enfoncées dans mes parties. Ils m'avaient violé alors que j'étais évanouie. Je les connais tous.

— Vous l'avez signalé ? demanda Tamsin.

— Non, je sais où ils habitent, répondit Carla.

Il y eut un long silence pendant lequel tout le monde concentra ses pensées sur ce qu'il venait d'entendre.

— Ce sentiment, ce besoin de vengeance, nous en parlerons plus tard, finit par conclure Tamsin. Mélanie, vous voulez bien nous raconter ce qu'il vous est arrivé ?

Il me sembla, au simple ton de sa voix, que Tamsin ne connaissait pas vraiment bien Mélanie.

— Tout ça, c'est nouveau pour moi, alors je vous en prie, soyez indulgentes.

Mélanie eut un petit rire sot, nerveux et inapproprié qui aurait pu s'accorder à ses joues rebondies et à son teint rose, mais qui jurait avec la colère contenue dans ses yeux sombres. Elle me semblait encore plus jeune que Janet.

— Pourquoi êtes-vous ici, Mélanie ?

Tamsin avait maintenant totalement adopté le mode thérapeute, assise avec les vêtements arrangés autour de sa silhouette ronde de la manière la plus avantageuse. Elle croisa les chevilles, couvertes de bas couleur chair et tenta de ne pas triturer le bouton-poussoir de son stylo.

— Pour quel incident, vous voulez dire ?

— Oui, répondit Tamsin avec patience.

— Eh bien, parce que mon beau-frère m'a violée, voilà pourquoi ! Il est venu dans ma caravane complètement bourré, il a défoncé ma porte et il s'est jeté sur moi. Je n'ai pas eu le temps de sortir mon 357 Magnum, je n'ai pas eu le temps d'appeler les flics. C'est arrivé si rapidement, vous auriez du mal à le croire.

— Est-ce que la police l'a arrêté ?

— Ça, c'est sûr. Je ne voulais pas quitter le commissariat tant que lui n'y était pas, derrière les barreaux. La police a essayé de m'en dissuader, de me persuader que c'était une querelle de famille qui avait mal tourné, mais je savais ce que je faisais et je savais surtout ce qu'il m'avait fait, et que je n'avais jamais voulu. Sa femme m'a dit qu'il lui avait déjà fait la même chose, quand elle était malade et qu'elle n'avait pas envie. Ils étaient mariés, alors j'imagine qu'elle ne pensait pas pouvoir s'en plaindre, mais moi, si !

— Bravo, Mélanie, dit Tamsin et, dans ma tête, je m'en fis l'écho. Il peut être très difficile de défendre ce qui est juste. Firella ?

— Oh... eh bien... j'ai quitté La Nouvelle-Orléans pour venir m'installer ici il y a environ un an, déclara cette dernière. Je suis directrice adjointe au collège de Shakespeare, et j'avais un poste équivalent en Louisiane.

Je dus revoir mon estimation de son âge à la hausse. Firella approchait certainement plus la cinquantaine que la petite quarantaine que j'avais d'abord supposée.

— Quand je vivais à La Nouvelle-Orléans, je me suis fait violer par un élève, au sein de l'école.

Les lèvres de Firella se scellèrent alors, comme si elle m'avait donné suffisamment à méditer, et elle avait raison. L'odeur de l'école me revint à l'esprit, l'odeur de la craie, des vestiaires et de la moquette industrielle pleine de poussière, et le silence dans le bâtiment quand les élèves étaient tous rentrés chez eux. J'imaginai quelqu'un, un prédateur, se déplaçant en silence à travers ce bâtiment...

— Il m'a aussi cassé le bras, reprit-elle en remuant légèrement son bras gauche comme si elle vérifiait sa

fonctionnalité. Il m'a fait sauter quelques dents. Il m'a refilé de l'herpès.

Elle nous énuméra ces faits avec prosaïsme.

Puis elle haussa les épaules et se tut.

— Est-ce qu'ils l'ont arrêté ?

— Ouais, répondit-elle avec lassitude. Ils l'ont arrêté. Il leur a dit que je couchais avec lui depuis des mois, que c'était consensuel. C'est devenu vraiment atroce. C'était dans tous les journaux. Mais mon bras cassé et mes dents en moins constituaient une preuve suffisamment efficace, oui, en effet.

Tamsin me jeta un regard, pour s'assurer que j'intégrais bien le fait de ne pas être la seule victime à avoir subi un supplice aussi extraordinaire. Je n'avais jamais été égoïste à ce point.

— Lily, est-ce que vous vous sentez capable de nous raconter votre histoire ce soir ? demanda la thérapeute.

Repoussant une impulsion presque écrasante de me lever et de partir, je me forçai à rester assise et réfléchis. Je repensai au nez de Jack, et à la confiance que venaient de m'accorder les autres femmes. Si je devais le faire, autant me jeter à l'eau maintenant.

Je me concentrai sur la poignée de porte à un mètre environ derrière l'oreille de Tamsin. Je regrettais de ne pas avoir, par le passé, enregistré une bande avec mon histoire.

— Il y a quelques années, je vivais à Memphis, commençai-je d'une voix neutre. Un jour, en rentrant du travail, ma voiture est tombée en panne. J'étais en train de marcher vers une station-service quand un homme m'a enlevée sous la menace d'une arme. Il m'a louée à un petit groupe de motards pour le week-end. C'est ce qu'il faisait pour gagner sa vie. Ils m'ont emmenée à...

enfin, dans une vieille cabane au milieu des champs, quelque part dans la campagne du Tennessee.

Le léger tremblement commença, le frisson presque imperceptible que je sentais dans tout le corps, et qui partait sous mes semelles.

— Ils étaient cinq environ, cinq hommes, et une ou deux femmes. On m'avait bandé les yeux, alors je ne les ai jamais vus. Ils m'ont enchaînée sur un lit. Ils m'ont violée et ils ont dessiné des motifs sur mon ventre et ma poitrine avec des couteaux. En partant, l'un d'eux m'a donné une arme. Il était furieux contre celui qui m'avait louée à eux, je ne me souviens plus pourquoi.

Ce n'était pas vrai, mais je ne voulais pas aller plus loin dans le détail.

— L'arme ne contenait qu'une balle. J'aurais pu me suicider. J'étais vraiment dans un sale état, alors. Il faisait vraiment chaud là-bas.

J'avais les poings serrés et je luttais pour garder une respiration régulière.

— Mais quand l'homme qui m'avait enlevée est revenu... je l'ai abattu. Il est mort.

La pièce était tellement silencieuse que j'entendais ma propre respiration.

J'attendis que Tamsin dise quelque chose. Mais elles, elles attendaient que ce soit moi qui poursuive.

— Dis-nous comment ça s'est fini, dit Janet.

— Ah... eh bien, un fermier, le propriétaire des terres, est passé et m'a trouvée. Alors il a appelé la police et on m'a emmenée à l'hôpital.

Version condensée.

— Combien de temps ? demanda Tamsin.

— Combien de temps ils m'ont gardée ? Voyons.

Le frisson augmentait d'intensité. Je savais qu'il devait être perceptible, maintenant.

— Vendredi après-midi et vendredi soir, tout le samedi, et une partie du dimanche. Je crois.

— Combien de temps avant que le fermier n'arrive ?

— Oh ! Oh, désolée. C'était le reste du dimanche, et lundi, et la majeure partie du mardi. Un bon moment.

Je me redressai et m'obligeai à desserrer les poings. Je pris sur moi pour rester calme.

— Je m'en rappelle, intervint Mélanie. J'étais petite, à l'époque, mais je me souviens d'avoir tout lu dans les journaux. Je me souviens d'avoir regretté que tu n'aies pas pu les tuer tous.

Je lui jetai un regard, surprise.

— Moi, je me souviens de m'être dit que tu l'avais cherché, à marcher comme ça après la panne de ta voiture, déclara Firella. (Tout le monde se tourna vers elle.) Mais c'était avant que je découvre qu'une femme peut marcher où elle veut, sans que quiconque ait le droit de venir l'ennuyer.

— C'est vrai, Firella, lui dit fermement Tamsin. Quelle est la règle, mesdames ?

Tout le monde patienta.

— On ne reproche pas le crime à la victime, dit-elle d'une voix presque chantante.

— On ne reproche pas le crime à la victime, répéta tout le monde dans un chœur inégal.

À en juger par leurs expressions, certaines semblaient plus convaincues que d'autres.

— La baby-sitter accepte que le père des enfants la ramène chez elle, il la viole. Est-ce sa faute à elle ? demanda sévèrement Tamsin.

— On ne reproche pas le crime à la victime ! nous nous exclamâmes.

Je devais admettre que c'était un effort pour moi. J'étais sur le point de décider que Jack me devait une



10303

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACK PRINT CPI
le 10 mars 2013

Dépôt légal : mars 2013
EAN 9782290090442
L21EPGN000406N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion